

En effet, il me semble qu'un des points aveugles ou aveuglants de cette théorie dans sa mise en exergue de l'«hybridité» (qui récuse la pensée binaire, dont le fondement culturel est celui qui renvoie à l'opposition binaire de Dieu au Diable) est le suivant: en incorporant les «forces» ou les «puissances» païennes locales, qui sont métonymiquement construites comme les «forces» ou les «puissances» noires, forces ou puissances des ténèbres<sup>72</sup>, c'est-à-dire forces et puissances du Noir, du naturel, de l'animal, etc., Satan, qui est la puissance ou la force noire structurante, c'est-à-dire colonisatrice de l'identité et de la psyché euro-américaines, *incorpore* simultanément dans cette psyché le Noir, sa création et son incarnation, comme puissance colonisatrice dans et de cette psyché ou de cet inconscient civilisationnel.

Dès lors, ce que j'appelle l'impérialisme postcolonial signifie précisément ce colonialisme invisible et globalisé, impensé et impensable, de Satan et de ses figures, figurations, incarnations et abstractions, dont le Noir africain, son incarnation historique récapitulative depuis au moins l'invention de la Race<sup>73</sup>.

#### COLONIALISME DE LA RACE

Depuis en effet cette invention, c'est moins le racisme que la race qui a été instituée comme puissance colonisatrice intangible instituante et souveraine. Ce qui signifie qu'elle impose sa Loi aussi bien aux Blancs qu'aux Noirs, les uns et les autres étant ses agents de fonction. L'esprit du capitalisme, la valeur, dans sa transfiguration par et dans la race est de ce point de vue hybride. Mais l'hybridité, thème ou concept positif de la théorie postcoloniale, signifie ici discrimination, racisme et destruction, car l'une de ses composantes est vouée à la destruction légitime et légale par l'autre au nom de la pureté raciale qui est l'un des leurres les plus pervers de l'esprit du capitalisme. Tel est l'un des points aveugles de la pensée postcoloniale qui insiste sur la positivité de l'hybridité en ne s'émancipant pas du colonialisme de la race portée par la valeur, le sujet automate du capitalisme.

En effet, la Race, comme on vient de le voir, est une création des esprits possédés par la valeur. Ce qui signifie, en termes métaphoriques (mais les métaphores ont ici valeur de réalité), que dans la race, il y a à la fois *présence* spectrale des «gènes» de ces esprits et de la valeur. En ce qui concerne les deux races noire et blanche, sous-produits de la Race,

72. Ici le roman de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, est emblématique, comme je vais le montrer dans ce texte.

73. Mbembe, 2013, *op. cit.*, pp. 74-79.

la première est affectée d'une valeur diabolique, elle est identifiée à Satan dont elle porte la couleur, et la seconde est affectée d'une valeur divine, identifiée à Dieu et à ses esprits dont elle porte également la couleur. Une couleur qui n'a rien à voir avec la «réalité» biologique ou chromatique, puisque l'on peut être noir en étant en réalité blanc. C'est ainsi que Rachel Dolozal, une Blanche américaine, a pu passer pour noire pendant dix ans dans son pays sous la puissance des éblouissements de la religion et de la Race, à savoir le racisme. Il s'ensuit que les valeurs respectives des races sont des transfigurations de la valeur qui possède les esprits créateurs de la Race, le Dieu du racisme. Ce qui veut dire que les colorations des races masquent la réalité d'une genèse qui implique la *présence*, dans les deux races, de la puissance de la valeur. Pour reprendre la métaphore biologique, cela signifie que, dans la race noire comme dans la race blanche, il y a *présence* des ADN aussi bien de la valeur que des esprits blancs créateurs de la Race, sauf que, dans la race noire, les ADN des esprits blancs et de la puissance de la valeur qui les possèdent prennent la couleur de Satan et de ses démons.

Or, l'on sait que Satan est à l'origine l'ange de lumière, par conséquent un esprit éblouissant. Le noir du Noir brille donc de la lumière noire de Satan, puissance colonisatrice de la psyché blanche possédée par la valeur et créatrice de la Race et des races. Comme cet imaginaire, né de la traite esclavagiste, ne pouvait échapper à son expression idéologique dès lors qu'il lui fallait justifier la colonisation, il s'est transfiguré aux yeux de ses agents de fonction en donnant à voir les Noirs sous la figure «du «peuple-enfant» et immature, avec lequel il convenait d'être sévère mais juste<sup>74</sup>». Par exemple, en 1941, un membre du Conseil législatif du Kenya pouvait ainsi dire, à propos de ce «peuple-enfant»: «Je traite toujours mes indigènes comme je traite les enfants. J'essaie d'être doux avec eux, de les conseiller et de les diriger. Mais lorsque la gentillesse n'a pas d'effet vous avez à faire la même chose que ce l'on fait dans les *public schools*, à la maison ou à travers l'empire: utiliser la trique<sup>75</sup>». De qui ce «peuple-enfant» est-il la progéniture? La logique des discours *paternalistes* coloniaux et postcoloniaux (comme le «Discours de Dakar» étudié au seuil 6) voudrait qu'il soit la progéniture illégitime ou honteuse du peuple qui s'octroie le droit de le coloniser, c'est-à-dire de le civiliser. De toute façon, ce peuple paternaliste, lui-même colonisé dans son inconscient par le Diable et par la valeur, est celui qui revendique l'exclusivité de l'Humanité ou de la Civilisation dans lesquelles devait

74. J.-F. Bayart, «Hégémonie et coercition en Afrique subsaharienne. "La politique de la chicotte"», *Politique africaine*, n° 110, 2008, p. 142.

75. *Ibid.*

faire entrer le «peuple-enfant» l'une des religions abrahamiques, le christianisme, dont le Diable est une des divinités.

Cependant, la responsabilité morale de civiliser et donc d'humaniser l'enfant (ou l'animal dans d'autres versions) n'a pas pris, sur le plan historique, la seule forme de l'évangélisation. Elle a également pris les formes de l'éducation, de la médicalisation, du travail comme mode de familiarisation à la valeur par le numéraire. D'ailleurs, l'un des foyers matriciels de cette humanisation a été, en colonie, la mission chrétienne<sup>76</sup> où les missionnaires ne s'embarrassaient pas d'user de la chicotte. Enfoncée dans la chair à coups de chicotte, la puissance de cet imaginaire a pris possession du corps et de l'inconscient des Noirs chicottés, et ces derniers n'ont pu voir autrement l'entrée de leur progéniture ou de leur descendance dans la civilisation qu'à coups de trique<sup>77</sup>. C'est ainsi que le dispositif des supplices esclavagistes et coloniaux a été reconduit en société postcoloniale par les représentants officiels des États et par leurs concurrents rebelles postcoloniaux.

Ces considérations montrent que le Noir, sous-produit de la race, création des esprits colonisés par la valeur et possédés par la puissance civilisatrice de Satan, l'ange de lumière déchu mais qui n'a jamais quitté sa possession, l'inconscient blanc, est la progéniture honteuse du Blanc qui porte en elle son ADN spirituel que réveillent, stimulent, raniment et instrumentent, à des fins capitalistes ou religieuses, les dispositifs de l'impérialisme postcolonial, à savoir les éblouissements, dont les églises de la mouvance charismatique-pentecôtiste sont parmi les experts les plus efficaces<sup>78</sup>. La dynamique fantasmatique de cet ADN spirituel, dans le contexte de la mondialisation, se traduit, par exemple, dans les prétentions des pasteurs-prophètes noirs, dont j'avais caractérisé l'identité dès mes enquêtes congolaises des années 1990<sup>79</sup>, qui veulent évangéliser «en retour» une Europe ou une Amérique qu'ils voient possédées par les esprits du matérialisme<sup>80</sup>. Il s'agit ni plus ni moins que de la prétention désespérée et sentimentaliste des enfants illégi-

76. J.-F. Bayart, «Les églises chrétiennes et la politique du ventre: le partage du gâteau ecclésiastique», *Politique africaine*, n° 35, 1989a, pp. 3-26; J.-F. Bayart, «Fait missionnaire et politique du ventre: une lecture foucauldienne», *Le fait missionnaire*, n° 6, 1998, pp. 9-38.

77. Je renvoie encore à l'article de Jean-François Bayart cité ci-dessus qui m'inspire dans ce paragraphe.

78. D. Mottier, *Une ethnographie des pentecôtismes africains en France. Le temps des prophètes*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2014; M. Mebiame Zomo, *Le pentecôtisme d'Afrique centrale (Gabon). Stratégie d'évangélisation et conversion*, thèse de doctorat de sociologie, Paris, EHESS, 2007.

79. J. Tonda, *La guérison divine en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala, 2002.

80. A. Mary, S. Fancello, «Introduction», *Chrétiens africains en Europe*, Paris, Karthala, 2010, pp.11-41.

times de réveiller l'amour paternel qu'ils ont cru voir s'exprimer dans le paternalisme colonial, et dont ils vivent de nos jours l'absence dans le racisme de leurs «frères en Christ» blancs en Occident<sup>81</sup>.

Cette rêverie<sup>82</sup> du réveil de l'amour paternel veut donc se traduire par la conversion de celui-ci en amour divin, indifférent aux races et aux ethnies. En réalité, la quête désespérée de reconnaissance des fils illégitimes ou des «enfants naturels», dans tous les sens de ce terme, ainsi que le racisme sur lequel ils butent, traduisent la présence impérialiste du Noir, sous-produit de la Race et puissance diabolique, c'est-à-dire abjecte, dans l'inconscient esclavagiste blanc de la traite et de la domination coloniale qui l'a créée sous commandement de la valeur et qui se reproduit à l'ère de la globalisation/mondialisation. Tout ceci montre donc que c'est la Race, création des esprits possédés par la valeur et civilisés par le Diable, qui est bien la puissance colonisatrice intangible instituant et souveraine des esprits blancs qui l'ont créée, mais également des esprits noirs, dont la chair et l'inconscient ont été colonisés par elle à coups de trique.

Ainsi, la Race, en tant qu'invention, création, des esprits possédés par la valeur, a deux faces, à la manière de Janus, le dieu des seuils: la face divine blanche, et la face diabolique noire. À ceci près que chacune des faces contient l'autre ou la réfléchit et inversement: celle de l'ange de lumière porte en même temps celle de l'ange tout court, autrement dit, Satan, l'ange de lumière, est porté par la représentation de la peau lumineuse, la peau de Dieu, la peau argentée que porte le policier blanc; et la face des ténèbres, portant la capuche, symbole du Diable et de la peau noire, est portée par le jeune Noir. C'est donc la peur et la fascination du Diable intérieur à la psyché sociale et raciale du blanc, représentant de l'État, qui pousse le policier blanc à tuer la part d'ombre qui est en lui, c'est-à-dire qui le colonise, et qui est la part de la valeur incorporée dans la Race. C'est la valeur, le sujet automate, qui massacre. C'est donc ce Dieu Janus qui tue. Ce qui fait ainsi des dispositifs de racialisation, c'est-à-dire de rationalisation, de civilisation, de modernisation, de développement que sont la Médecine<sup>83</sup> la Santé<sup>84</sup>, l'Hygiène, l'Économie<sup>85</sup>,

81. S. Démart, «Dieu ne comprend pas le lingala? Migrations religieuses et frontières raciales», *SociologieS*.

82. Ce mot est employé ici au sens que lui donne Gaston Bachelard dans *Poétique de la rêverie*, 1965, *op. cit.*

83. Fanon, 2011, *op. cit.*; Dorlin, 2009, *op. cit.*

84. B. Hours, «La santé unique et la globalisation du bien», in I. Gobatto (dir.), *Les pratiques de santé dans un monde globalisé*, Paris, Karthala/MSHA, 2003, pp. 37-45.

85. K. Polanyi, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983 (éd. originale anglaise 1944).

l'École, la Beauté<sup>86</sup>, l'État<sup>87</sup>, la Ville, la Science, la Technologie, le Corps<sup>88</sup>, la Religion, conçus comme domaines ou « champs » autonomes, de puissants dispositifs de l'impérialisme postcolonial.

Le pentecôtisme charismatique, qui est, de mon point de vue, la magie du capitalisme<sup>89</sup> et, de ce point de vue, le *révélateur* de l'impérialisme postcolonial, au sens à la fois photographique et religieux, ne s'y trompe pas, puisqu'il dénonce ces domaines comme étant des domaines de Satan, c'est-à-dire, dans mon langage, des dispositifs de son impérialisme méconnu, parce qu'il repose sur le spectre des éblouissements des Lumières du « monde » dans ces domaines.

Le pentecôtisme charismatique est d'autant plus le *révélateur* de l'impérialisme postcolonial de la valeur et de ses incarnations que, lorsque ses agents de fonction travaillent à intégrer ou à incorporer le « monde » coutumier africain ou celui, moderne ou postmoderne, issu des Lumières euro-américaines dans son binarisme pervers, il ne peut éviter de constituer ces « mondes » en puissances qui obsèdent, hantent, possèdent, oppressent et oppriment les imaginaires et les corps de ses sujets, à la manière dont Satan obsède, hante et possède les mêmes imaginaires et les mêmes corps des sujets volontairement soumis au colonialisme du Saint-Esprit. Ce double colonialisme est caractéristique de l'impérialisme postcolonial du pentecôtisme, et donc de la valeur, figure centrale de l'esprit du capitalisme.

C'est cette logique perverse, et donc diabolique, qui apparaît dans la « revendication des Églises pentecôtistes-charismatiques concernant le pouvoir d'appeler l'Esprit-Saint à descendre bénir et protéger les gens<sup>90</sup> ». Car le revers de cette revendication est, d'après Birgit Meyer, « le besoin constant d'invoquer le sens du danger et de la destruction imminente. Tout autant qu'ils cherchent à combattre Satan, ils ont aussi besoin de lui afin de revendiquer du pouvoir. Ce qui implique une assez captivante combinaison entre rejet du Mal au nom de la moralité et une fascination voyeuriste pour tout ce qui est interdit<sup>91</sup> ». Cette « fascination voyeuriste » est le principe de l'impérialisme postcolonial du Noir, « matérialisation » de Satan et de la valeur dans l'inconscient euro-américain depuis la traite.

86. P.-J. Laurent, *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010.

87. J.-F. Bayart, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989b.

88. P. Blanchard, N. Bancel, G. Boëtsch, E. Deroo et S. Lemaire (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011 (éd. originale 2002); P. Ndiaye, *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, pp. 89-109.

89. Tonda, 2011a, *op. cit.*

90. Meyer, 2008a, *op. cit.*, p. 10.

91. *Ibid.*

#### LES SCIENCES SOCIALES, AGENTS DE FONCTION DE L'IMPÉRIALISME POSTCOLONIAL

En allant encore plus loin dans cette perspective, force est de constater que les sciences sociales et humaines elles-mêmes sont dans leur nature des sciences postcoloniales, car marquées dès leur fondation par l'« hybridité » et le colonialisme de l'intangible. En effet, elles n'ont pu échapper, comme la pensée postcoloniale, leur produit, aux éblouissements de la logique perverse de la puissance colonisatrice de Satan, et donc du Noir, du primitif, du naturel, du corps, du sexe, etc. qui en sont les figures, figurations, incarnations et abstractions. Il suffit pour s'en convaincre de souligner comment celles-ci ont importé du monde religieux ou magique les concepts de « force », de « puissance », de « charisme », de « mystique », de « fétichisme », de « *mana* », mais aussi ceux, apparemment rationnels, de « chose », d'« habitus », de « violence symbolique », de « sens commun », de « société », de « valeur », de « travail ».

L'inconscient des sciences sociales n'est pas seulement colonisé par la philosophie<sup>92</sup>. Il l'est aussi par les puissances intangibles de la religion et de la magie, au même titre qu'il est colonisé par les figures historiquement constituées par l'imaginaire colonial ou de la traite comme figures de l'archaïsme, du fétichisme, du primitivisme, du sexe, de la sauvagerie, de l'inintelligence, à savoir, l'Autre « exotique », notamment le Noir, producteur de la valeur capitaliste. C'est cette réalité que le concept mou de l'*hybridité* ne permet pas de voir, étant lui-même le produit des éblouissements de la valeur, du primitivisme, et des autres figures, figurations ou abstractions du Diable civilisateur, c'est-à-dire le colonisateur de l'inconscient capitaliste et scientifique euro-américain.

C'est donc pour mettre en exergue, rendre visibles, sensibles, ces points aveugles et aveuglants de l'impérialisme postcolonial que le concept ou la métaphore heuristique des éblouissements est au cœur du dispositif argumentaire de l'impérialisme postcolonial. De plus, si l'on admet que les éblouissements renvoient au spectacle, et que ce dernier est, comme je vais le rappeler plus loin, un concept critique des sciences sociales, les développements formant cet essai insistent, en ce qui les concerne, sur le *spectacle des éblouissements* qui est une intensification ou une radicalisation des logiques du spectacle mises en exergue dans l'analyse inaugurale de *La Société du spectacle* par Guy Debord<sup>93</sup>. Une intensification ou une radicalisation dont le principe

92. H. Desbrousses, « Le social objet de science, le refoulement de la politique », *Fondations*, n° 2, 2006, pp. 28-41.

93. G. Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (éd. originale 1967).

est de rendre les abstractions plus sensuelles ou plus sensibles, plus charnelles ou plus matérielles, sans qu'elles ne puissent jamais se réduire à ces « concrétisations » qui sont, à l'analyse, un dispositif des éblouissements, c'est-à-dire, un dispositif d'aveuglement, à l'ère de la mondialisation néolibérale.

En d'autres termes, la mise en exergue de ces radicalisations ou de ces intensifications des abstractions sert à montrer comment elles travaillent contradictoirement à convertir des images en images-corps, des sexes en corps-sexes, des hommes en hommes-marchandises, autrement dit en réalités-frontières ou en formes-limites, irréductiblement sensibles suprasensibles, physiques supraphysiques, biologiques suprabiologiques, etc. ; parce qu'elles sont investies de fantasmes, de représentations, d'idéalisations, de fascinations/répulsions. Leur mode d'existence est donc celui des « individus-frontières » que sont par exemple les prostituées et les ménagères qui, à l'époque coloniale, étaient inséparables des pratiques de transgression ou de subversion<sup>94</sup> des dichotomies manichéennes construites par les autorités impérialistes<sup>95</sup>. Des dichotomies raciales qui étaient ainsi soumises à l'épreuve de la puissance colonisatrice de la « libido », de l'« énergie », de la « force de travail » incarnées par le corps-sexe noir qu'il fallait coloniser, c'est-à-dire posséder, parce qu'il était et qu'il est toujours le médium, le seuil, le moyen d'atteindre la jouissance sexuelle tellurique, primitive, sauvage et donc dangereuse ; mais aussi, parce qu'il est le moyen de posséder la valeur par son travail, ce qui fait de ce corps-sexe, une source des obsessions et des hantises coloniales et postcoloniales. Coloniser le colonisateur, telle est la contradiction, et tel est le point aveugle de la déconstruction postcoloniale et de ses critiques.

L'objectif de cet essai est dès lors de mettre en exergue cette « bévue » des vues critiques de la pensée postcoloniale. Et par vues critiques de la pensée postcoloniale, j'entends aussi bien la puissance critique de la théorie postcoloniale que celle de la pensée critique de cette dernière. En effet, à la théorie postcoloniale, il restait à franchir le seuil au-delà duquel l'irréductible humanité du Noir ou des subalternes impliquait, simultanément, son puissant colonialisme exercé sur l'inconscient ou l'imaginaire qui en a fait une figure humaine du Diable ou de l'animal, sans égard pour la contradiction fondamentale qui existe dans le fait de concevoir un diable africain et un animal humain. Il restait donc à cette pensée à mettre en exergue la manière dont les images et imaginaires

94. Le cas emblématique de cette « subversion » de l'impérialisme postcolonial est celui incarné par l'affaire DSK/Nafissatou Diallo », étudiée dans cet essai.

95. A. Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Loverval, Éditions Labor, 2005, pp. 12-13.

du Noir ont envahi, au point de posséder, d'obséder, d'oppresser, de hanter et par conséquent de coloniser, l'imaginaire ou l'inconscient occidental ; un imaginaire constitutif de l'épistémè offerte à sa critique déconstructionniste. Bref, il lui restait de voir que le Diable colonisateur ou civilisateur interne aux cultures et aux civilisations euro-américaines, dans ses incarnations noires, se reproduit dans les éblouissements des écrans de la mondialisation néolibérale, à travers Nicki Minaj, Beyoncé, Rihanna, et d'autres corps-sexes noirs constitutifs des éblouissements du spectacle de la mondialisation néolibérale.

Quant à la critique de la critique postcoloniale, qui avance, dans l'un de ses énoncés les plus provocateurs, que, contrairement à ce que certains pensent, l'Afrique *occupe* l'inconscient ou l'imaginaire occidental, et qu'entre l'Occident et l'Afrique, les rapports sont en réalité des rapports sexuels marqués par une « délicieuse frayeur », justifiée par le fait que l'Afrique est un continent viral, réservoir à virus<sup>96</sup>, il restait à cette critique de franchir le seuil des éblouissements postcoloniaux pour formuler clairement l'idée d'un impérialisme postcolonial des naturels, des sauvages, des Noirs dans l'imaginaire ou dans l'inconscient de l'humanité autoproclamée supérieure, saine, civilisée, culturalisée, divinisée. Bref, il restait aux regards critiques de la pensée postcoloniale de voir le caractère postcolonial des sciences sociales en général, c'est-à-dire le colonialisme de l'intangible primitif ou noir dans leur imaginaire, et donc de mettre en exergue les impasses que les éblouissements des concepts rendent impensables.

96. J.-L. Amselle, « L'Afrique : un parc à thèmes », *Les temps modernes*, n° 620-621, 2002, pp. 46-60.